

## Discours ou dissertation

où l'on examine si le rétablissement des Sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs, par M. D. C. de Troye en Champagne.

*Postquam Docti prodierunt, Boni desunt. Senec.*

La raison & la nécessité ont donné aux hommes les principes des Arts & des Sciences : les Arts ont été les premiers liens de la Société ; les Sciences ont banni la Barbarie ; en un mot c'est aux Sciences & aux Arts que nous devons les agréments et les plaisirs les plus purs de la vie.

Les sources de ces agréments & de ces plaisirs ne sont pas toujours également fécondes. On regarda comme des vides dans les Annales de l'histoire ces siècles ténébreux dans lesquels la Nature presque défaillante semblait avoir abandonné les Hommes à une ignorance qu'ils chérissaient : tous les regards tombent sur ces beaux siècles qui ont vu le bon goût sortir du sein des ténèbres, s'élever rapidement & comme un nouvel Astre répandre ses rayons & ses influences sur des Nations privilégiées.

Tels ont été les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X & de Louis XIV, siècles heureux qui ont réuni & fixé la perfection dans tous les genres ; mais siècles encore plus heureux, si dans les hommes les penchants du cœur étaient déterminés par les lumières de l'Esprit.

C'est, Messieurs, sous ce point de vue que je vais examiner l'influence des progrès de l'esprit sur les Mœurs. Les hommes en s'éclairant sont-ils devenus meilleurs ? Les siècles les plus polis ont-ils été les siècles les plus vertueux ?

La voie des faits semble être la route tracée par la Société savante sous les yeux de laquelle nous travaillons : Route infiniment plus sûre que celle des lieux communs depuis longtemps épuisés sur l'utilité, sur les abus, sur les avantages & sur la vanité des Sciences. Une matière aussi vaste demanderait pour être traitée convenablement un espace moins resserré que celui qui nous est prescrit. Quel supplice pour la vanité d'un *Discoureur* d'être réduit à traiter sobrement un sujet où il pourrait faire briller avec un égal avantage les richesses de l'Érudition, la magnificence des lieux Métaphysiques, & la Pompe des figures.

C'est donc en ne prenant que la fleur des faits, c'est en ménageant les citations, c'est en sacrifiant les détails que j'entreprends de crayonner les effets des Sciences sur les Mœurs générales des siècles qui les ont vues florissantes :

*Sic vos, o Lauri, carpam.*

### § I. 1. Mœurs de la Grèce avant Périclès.

Les Grecs ne furent longtemps gouvernés que par des préceptes de Morale dont la simplicité nous annonce celle des Mœurs de la Nation qui les pratiquait : Homère, Théognis, Hésiode, Phocylide furent leurs premiers Législateurs : une vertu simple sans faste & sans ostentation fut dans les premiers âges de la Grèce la règle de tous les devoirs de la vie civile.

A ces Peuples vertueux par une douce habitude, de simples Citoyens osèrent proposer des systèmes tant sur les Mœurs que sur le Gouvernement politique : Par un prodige sans exemple, la persuasion seule fit alors ce qui n'a depuis été l'ouvrage que du crédit, des richesses, de la force des armes ; ou de l'autorité de la Religion. A la voix de Lycurgue, le Peuple le plus fier de la Grèce embrasse la plus austère de toutes les Disciplines. Solon sait enchaîner par des Lois la légèreté du peuple d'Athènes, les Grecs sacrifient une partie de leur liberté, seul bien dont ils soient jaloux, aux moyens qu'on leur propose pour les rendre meilleurs.

Le respect pour les Parents & pour les Anciens, l'hospitalité envers les Étrangers, l'égalité entre les Citoyens, la modestie, la simplicité, le désintéressement dans tous les Particuliers étaient depuis longtemps comme les vertus propres de la Grèce. L'objet des nouvelles Lois fut de lier ces vertus en les dirigeant à un même but. C'est à ces Vertus, c'est à ces Lois que la Grèce dut des exemples d'Héroïsme dans tous les genres : exemples rares & qui ont mérité l'admiration de tous les siècles.

La force de la Grèce semblait être dans les Mœurs, & dans la simplicité, compagne ordinaire d'une heureuse ignorance. Athènes en s'éclairant courut à sa ruine. Lacédémone se soutint plus longtemps par

la force de son institution : enfin les dernières vertus de la Grèce brillèrent dans la Béotie dont l'air grossier semblait avoir préservé les Mœurs de la contagion générale.

### § I. 2. Mœurs du siècle de Périclès.

Les Sciences & les Arts se perfectionnèrent dans la Grèce à mesure que les Mœurs s'y corrompirent : les unes gagnaient le terrain que perdaient les autres ; enfin par une révolution presque subite, les Sciences s'y élevèrent sur les ruines des Mœurs : Jetons les yeux sur Athènes.

La science Dramatique fut la première cultivée, & la première perfectionnée chez un peuple vif, léger, volage, ami de la raillerie, avide de changement & de nouveauté & qui ne fut constant que dans sa fureur pour les Spectacles. Les Athéniens firent sur les Pièces de Théâtre l'essai de cette justesse d'esprit, de cette vivacité de sentiment, & de cette fine délicatesse qui embrassèrent bientôt, & jugèrent souverainement toutes les Sciences & tous les Arts.

Solon n'avait point vu sans alarmes naître un goût dont il pressentait les suites dangereuses pour les Mœurs. Il redoutait cet esprit d'intrigue & de fausseté qui est l'âme & le ressort de l'action Théâtrale ; il craignit qu'Athènes familiarisée au jeu des Passions & à la représentation de crimes illustres, ne se familiarisât bientôt avec le crime même : l'événement justifia ses craintes : Melpomène & Thalie conduisirent à Athènes les Muses qui s'y fixèrent, & en bannirent l'austère Vertu. La Philosophie, l'esprit, le badinage & la volupté y occupèrent la place des Mœurs, de la Candeur, & de l'ancienne simplicité, enfin suivant le témoignage de Platon (a)<sup>1</sup>, les merveilles du siècle de Périclès (b)<sup>2</sup> entraînaient la ruine des mœurs d'Athènes.

Si nous doutons de l'influence des sciences sur les Mœurs des Athéniens : ouvrons l'Histoire. Comparons Périclès à Solon, Alcibiade à Aristide, Nicias à Miltiade, etc. Là ce sont des hommes qui ne combattent, qui n'agissent, qui ne pensent, qui ne respirent que pour le salut & la gloire de leur Patrie, & pour le bonheur de leurs Concitoyens. Ici ce sont des gens vains, frivoles présomptueux ; uniquement remplis d'eux-mêmes, continuellement occupés de leur gloire particulière, ne cherchant que des applaudissements, & sacrifiant tout à l'envie de se faire un nom.

Sur ce parallèle jugeons des Mœurs d'Athènes par les Mœurs de ses premiers Citoyens ; & cherchons dans Athènes spirituelle & éclairée les Mœurs d'Athènes vertueuse.

La Philosophie devenue populaire, pour ainsi dire, était une faible digue contre la corruption. Quel Précepteur de Morale que l'Auteur de la célèbre Epigramme : \*<sup>3</sup> *Dum semihulco suauio meum puellum suauior, etc.*

Les raisonnements des Philosophes, leurs doutes, leurs erreurs sur la Divinité, sur la nature du bien, sur les devoirs, renversèrent ou mirent en problème, ce qui jusqu'alors avait passé pour démontré : les droits de la Religion, de la Nature, & de la bienséance soumis au Tribunal de la raison, & pesés dans la balance des passions, ne furent plus que des noms capables à peine de faire illusion à l'ignorance.

Eh ! que pouvaient attendre les mœurs d'une Philosophie qui se répandait par les plus infâmes canaux ; d'une Philosophie, qui dans les lieux de débauche, était assise à côté de la Prostitution ? Telles étaient les Écoles des Aspasiades, des Léontium, des Laïs : Écoles à jamais célèbres par le nom des élèves qui en sont sortis, mais quelles Écoles pour les mœurs !

Cherchons le fruit de ces Leçons dans les mœurs d'un Cimon à qui sa sœur tient publiquement lieu de femme ; dans celles d'un Périclès qui étend sur sa bru les droits que la dissolution publique lui donne sur toutes les Femmes, dans les mœurs d'un Magistrat qui à la vue d'un beau garçon, n'est retenu sur son Tribunal que par les remontrances de ses Collègues ; dans la conduite d'un Alcibiade l'Élève chéri des Muses & de la Philosophie ; enfin dans toutes les horreurs qu'Athènes nous a conservées comme des monuments de la triste influence des sciences sur les mœurs de la Grèce.

\*<sup>4</sup> « O Attique, disait Euripide sur le théâtre d'Athènes, ô Attique, les Muses ont fixé chez toi la divine harmonie : chez toi, Région chérie des immortels, les Zéphirs qui rafraîchissent les bords du Céphise

<sup>1</sup> (a) Plat. In Gorgia, & Alcibiad. I.

<sup>2</sup> (b) V. Sur les nouvelles Mœurs du Siècle de Périclès, la Scène du juste Aristoph., Com. Des Nuées, Acte 3. La dispute d'Euripide & d'Eschyle, Comed. des Grenouilles, Act. 3.

<sup>3</sup> \* A. Gell. L. 19. 11

<sup>4</sup> \* Médée Chœur de l'Acte 3.

sont l'haleine & le souffle de la mère des Amours & des Grâces : Enfin, chez toi, Cythérée en se couronnant de fleurs a laissé les tendres Amours & les Génies qui président aux Arts. »

Dans le voisinage d'Athènes, Lacédémone & Thèbes privées des faveurs de Vénus conservèrent plus longtemps la pureté des anciennes mœurs : l'austérité de l'institution Lacédémonienne, & la grossièreté du climat de la Béotie ne convenaient pas aux Muses dont l'Empire est borné sur des hommes qui n'aspirent qu'à bien faire.

Suivons les sciences à Rome ; examinons leurs influences sur les mœurs des Maîtres de l'Univers.

## § II. I. *Mœurs des Romains avant Auguste.*

Toutes les Nations, tous les siècles, tous les hommes se ressemblent par les vertus & par les vices qui ont leur source dans le cœur ; mais il est des hommes, il a été des peuples entiers chez lesquels l'humanité a semblé s'élever au dessus d'elle-même pour donner aux siècles suivants des exemples de la plus rare & de la plus sublime vertu.

A quel homme encore rempli des préjugés du Collège ce portrait ne rappelle-t-il pas *le Sénat et le Peuple Romain* ?

Un Philosophe dépouillé de ces préjugés juge bien différemment de la vertu Romaine. Ce Philosophe ne voit dans le Sénat de Rome qu'une troupe d'Hommes qui font consister le beau & l'honnête dans ce qui est utile à leur patrie ; d'hommes qui croient juste tout ce qui peut contribuer à l'agrandissement de leur Etat ; d'hommes, en un mot, qui se sont fait du nom Romain un Idole auquel ils sacrifient les sentiments les plus purs de la Nature. *Ea caritas Patriae est, disent ces illustres Sénateurs, ut ei tam ignominia, si opus sit quam morte nostra serviamus.* \*<sup>5</sup>

Les mœurs privées des Romains avaient toute la dureté des mœurs publiques. Placer son argent, en chercher l'emploi le plus avantageux, toucher les intérêts au jour nommé, envahir le bien de misérables débiteurs, travailler continuellement à augmenter le sien ; tels étaient les occupations des Romains concentrés dans leur Domestique sans liaison, sans communication, sans société qu'avec leurs clients & leurs esclaves ; enfin, jusqu'à la destruction de Carthage, l'âpreté d'un caractère rustique, dur, sauvage & féroce, fut le principe & le mobile de la vertu des Romains qui ne connurent longtemps sous ce beau nom, que la force, le courage & la valeur.

Si une telle vertu, si de telles mœurs ne peuvent arracher notre estime, au moins méritent elles notre admiration, puisque ce sont elles qui ont porté si loin la gloire du nom Romain. Le salut & la grandeur de la République semblaient attachés à la vertu farouche des Brutus, des Décius, des Camilles, des Scœvola, des Catons : Vertu farouche qui osa former le plan de la conquête de l'Univers, & qui vainquit tous les obstacles qui pouvaient en empêcher ou en retarder l'exécution.

Les victoires & les défaites, les avantages & les revers, tout fut égal à des âmes inflexibles & inébranlables. Des succès les plus malheureux semblaient naître les plus glorieux événements. Les Gaulois renversent Rome, mais ils sont accablés sous les ruines : Rome perd dans les Fabiens son unique rempart contre les efforts des Veïens & des Volscques ; mais cette perte ne retarde que de quatre années la chute d'Antium : La défaite de Lucérie est suivie de la conquête de tout le Pays des Samnites : Pirrus vainqueur à Heraclée apprend par sa victoire même la futilité de ses projets contre les Romains : Enfin, au milieu des défaites du Thezin, de la Trébie, du Lac Trasyméne, de Cannes, Rome inébranlable marche toujours d'un pas ferme à la conquête de l'Univers :

*Duris ut ilex tonsa bipennibus  
Per damna, per caedes, ab ipso  
Ducit opes animumque ferro.*

Lorsqu'après la conquête de Carthage les Romains commencèrent à connaître & à goûter les sciences, les arts & l'urbanité, Caton cet illustre Coryphée de la vertu Romaine, Caton ne les envisagea que comme une rouille qui allait gêner & détruire les ressorts de la Constitution de la République ; il prédit sa ruine, il vit des fers préparés pour des hommes qui n'avaient su jusqu'alors que vaincre & commander, il présagea que les fiers enfants de Romulus en devenant hommes, allaient cesser d'être

---

<sup>5</sup> \* *Lentulus, apud Tit. Liv. Lib. 9.*

Romains : aux yeux d'un homme convaincu que la force de Rome était dans la dureté des Mœurs publiques, & dans l'âpreté du caractère Romain ; épurer ces Mœurs c'était les amollir ; adoucir & humaniser ce caractère, c'était l'énerver.

§ II, 2. *Mœurs de Rome sous Auguste.*

En effet Rome en s'éclairant prit un nouveau génie. A l'idolâtrie du nom Romain succéda l'admiration des chefs-d'œuvre de la Grèce, l'urbanité amollit la férocité de l'esprit Républicain : mais tous les pas des Romains pour sortir de la Barbarie furent autant de pas vers la servitude. L'établissement de l'Empire des sciences à Rome y eut la même époque que la fondation de celui des Césars.

Les Romains devinrent-ils meilleurs sous ce double empire ? Leurs Mœurs s'épurèrent-elles en s'adoucissant ? En un mot le Courtisan d'Auguste & de Tibère fut-il plus vertueux que le Concitoyen des Brutus, des Camilles, des Fabius, des Pauls-Emiles ? Un coup d'œil sur les nouvelles Mœurs des Romains va nous convaincre que ce fut sur la ruine des Mœurs que les Sciences élevèrent le trône des Césars.

Les Sciences & les Lettres étaient à Rome l'apanage particulier de tous ceux qui depuis la ruine de Carthage avaient osé attenter à la liberté publique. La corruption des Mœurs avait successivement enfanté une chaîne de conspirations & de conjurations moins redoutable à la République par la puissance & par l'autorité de leurs Chefs que par leurs talents & par leur éloquence. \*<sup>6</sup> Quel usage avait fait Sempronius des plus belles connaissances puisées dans l'étude de la langue, de l'éloquence & de la Philosophie des Grecs & des Latins ? Elle avait déshonoré un nom illustre en devenant l'âme d'une conjuration formée dans le sein de la Prostitution, & soutenue par le plus infâme libertinage.

Sans nous arrêter à des cœurs indignes du nom Romain, jugeons des Mœurs des derniers temps de la République par celles d'un de ses derniers défenseurs ; je veux dire de Cicéron ; & jugeons-en, non sur ses discours, mais par ses actions.

Avec un esprit cultivé par les plus rares connaissances, avec des lumières justes sur les besoins de l'Etat, avec des intentions pures & droites, Cicéron se flattait en vain d'arrêter la République sur le bord du précipice. Quelquefois courageux en apparence, toujours timide & pusillanime en effet, jamais personne ne ressembla moins que lui aux grands hommes qu'il s'efforçait de copier. Combattre à couvert, cabaler sourdement, se ménager des intelligences dans les partis contraires, se rassurer contre des malheurs présents sur un avenir incertain, tout espérer de quelque intrigue mal nouée, tirer de la poussière, élever, fortifier, affermir une Puissance naissante, & plier le premier sous elle : telles furent les ressources, ou plutôt les tracasseries dans lesquelles l'Orateur Romain se perdit en perdant la République : Négociateur éternel, toujours irrésolu, toujours flottant & toujours dupe, il laissa sur le trône celui qu'il avait choisi comme le seul instrument avec lequel il put le renverser.

Telles étaient les Mœurs publiques des Romains lorsque les sciences les eurent adoucies. A cette vertu dure, sauvage, féroce, inflexible, qui formait les Mœurs & le caractère des anciens Romains, avait succédé une timidité, une mollesse, une pusillanimité pour lesquelles la liberté même était devenue un fardeau trop pesant :

*Non his Juventus orta Parentibus*

*Infecit aequor sanguine Punico.*

\*<sup>7</sup> Dans le portrait d'un ancien Romain, Plutarque semble regretter que ses Mœurs n'eussent pas été adoucies par la connoissance des Muses dont, dit-il, *la douceur & la bénignité savent adoucir la Nature la plus sauvage & la plus farouche.* Mais Plutarque en s'abandonnant à cette réflexion, avait sans doute oublié que dans ses propres Ouvrages la vertu Romaine semble briller à proportion de son éloignement du siècle qui vit les sciences & les arts fleurir à Rome. En effet que parmi ces hommes illustres, on compare les Publicola, les Camilles, les Fabius, les Pauls-Emiles, aux Crassus, aux Luculus, aux Cicérons, aux Antoines, etc. quelle différence de Mœurs, de desseins, de caractère, de conduite ? Au lieu de *cette Nature mâle & vigoureuse* que nous admirons dans les premiers, on ne voit dans les autres qu'une vertu artificielle, apprêtée, étudiée dont l'intérêt particulier & l'amour propre animent les ressorts. Rome Maîtresse de l'Univers par la vertu des premiers, devient par la lâcheté des autres le

<sup>6</sup> \* *Sallust. Bell. Catil.*

<sup>7</sup> \* *In Coriol. Trad. d'Amiot*

jouet & la proie de l'ambition de ses Citoyens ; Rome enfin voit dans Brutus le dernier des Romains. Elle fait sous Jules César le premier essai de la servitude ; Auguste mourant sur le trône ne lui laisse aucune espérance de retour à la liberté.

Mais peut être les Mœurs privées des Romains gagnèrent-elles par la connaissance des sciences, ce qu'y perdaient les Mœurs publiques.

Il était sans doute impossible qu'il ne se conservât pas encore chez quelques Particuliers de précieux restes de l'ancienne droiture & de la simplicité des siècles précédents ; mais combien de fausses vertus, combien de procédés Artificieux se cachaient sous les dehors d'une politesse que la culture des esprits avait rendue générale !

Un Auteur célèbre vient de démontrer que la corruption des Mœurs est la base & le fondement du Gouvernement despotique : Appliquons ce principe au renversement de la République Romaine, & à l'établissement de la Puissance arbitraire des Empereurs : quelle preuve plus complète de la fatale influence des sciences, sur les Mœurs privées des Romains ?

En vain Horace les avait-il flattés des plus belles espérances sur l'éducation de leur nouveaux Princes au milieu d'une Cour qui était comme le rendez-vous des arts, des sciences & du goût : Julie, la fameuse Julie, Julie le chef-d'œuvre des Muses & des Grâces, Julie l'arbitre de l'esprit & des talents fut la honte de son père & du nouveau Gouvernement par des désordres, dont les Annales de la République n'offraient point d'exemple. Quel fut le fruit de l'éducation que reçut Tibère sous les yeux des Virgiles, des Varius, des Valgius ?

Les sciences semblèrent même mettre depuis entre les Empereurs une différence bien peu honorable pour elles. Vespasien, Tite, Trajan ne portèrent point sur le trône des esprits cultivés par les lettres & ils furent les délices du genre humain : les Tibères, les Caligula, les Nérons, les Domitiens, les Commodes formés par les Muses au Gouvernement furent la honte & l'opprobre de l'Humanité.

### § III *Mœurs du siècle de Léon X.*

Les Muses ne revirent plus à Rome le siècle d'Auguste. Rarement protégées, presque toujours négligées, quelquefois même persécutées par les Empereurs, devenues populaires, enfin avilies, elles furent le jouet du caprice & de la mode.

Constantin en transférant le siège de l'Empire à Byzance, semblait les avoir rendues à leur Pays natal ; mais en vain eut-on espéré d'y voir renaître ce génie créateur qui brillait dans l'ancienne Grèce. Une corruption invétérée & une longue servitude n'avaient laissé aux Grecs qu'un Génie vain, frivole, étroit, minutier, pointilleux : Génie dont la nouvelle Rome prit bientôt l'empreinte.

Si les Romains-Grecs n'ont rien fait pour le progrès & la perfection des Arts & des Sciences, au moins ce sont eux qui nous en ont conservé le précieux dépôt. Leur vanité agréablement flattée par la mémoire des anciens chefs-d'œuvre de la Grèce entretint & conserva ce reste de lumière & de goût, qui, échappé des ruines de Constantinople, vint dans le quinzième siècle éclairer les ténèbres de l'Europe.

Les premiers rayons de cette lumière presque éteinte, tombèrent sur l'Italie. Les Calcondyles, les Chrysoloras, les Lascaris ; les Musures n'y apportèrent que la connaissance de la Langue Grecque. L'amour de la nouveauté donna des Auditeurs à ces Grammairiens ; bientôt leurs froides leçons sur des beautés qu'ils définissaient sans les sentir, échauffèrent les esprits. Les Monuments de l'Antiquité furent tirés de la poussière, connus, examinés, goûtés, admirés ; de l'admiration on passa à l'imitation : l'imitation fit naître le goût & le régla : enfin après de légers essais, l'Italie produisit des génies & des chefs-d'œuvre dans tous les genres.

Quelle fut l'influence de cette brillante révolution sur les Mœurs des Italiens ? Si nous consultons les Annales du siècle qui en fut témoin, si nous jetons les yeux sur l'histoire des Souverains qui en furent les promoteurs ou les spectateurs, nous serons forcés de convenir ou que les Sciences n'apportèrent qu'un remède impuissant à une corruption incurable, ou que par une malignité attachée à leurs pas, du siècle qui mérite le plus notre admiration, elles en ont fait le siècle le moins digne de notre estime.

Si portant nos vues hors de l'Italie, nous examinons le renouvellement des Sciences en Europe relativement à cette fameuse révolution qui, presque en un clin d'œil, a changé la Religion, les Mœurs & presque toute la face de l'Europe ; pourrons nous ne pas nous écrier avec ce Czar partisan de

l'ignorance : *Che se i Popoli fossero Stati (a)<sup>8</sup> mantenuti nella semplicità dell' ignoranza antica, e i loro animi puri non fossero contaminati dalla peste delle Lettere Grecque e Latine ; certamente giamai con tanta rouina dell'antica Religione ed estermínio di tanti e Principi, le semplici Pecore non sarebbero state trasformate in viziosissime Volpi ?*

#### § IV. Mœurs du siècle de Louis XIV.

Les Sciences s'étaient à peine montrées à la France sous les règnes de François Premier & de Henri second, & déjà les Mœurs étaient changées. Qu'il soit permis de louer & d'admirer ce changement, à ceux qui aimeraient mieux avoir été les *Sujets*, les *Ministres* & les *Favoris* de Henri second & de ses enfants que le Peuple, les *Conseillers* & les *Amis* de Louis XII.

Les troubles & le tumulte des règnes des derniers Valois & du premier des Bourbons n'avaient point étouffé le germe des Sciences. L'érudition sans autre objet qu'elle-même régnait seule alors sur le Parnasse Français. Les *Etiennes*, les *Lambins*, les *Pirhous* avaient succédé aux travaux des *Calcondyles*, des *Lascaris*, des *Manuces* ; leurs savantes veilles avaient défriché les avenues du Parnasse Grec & Latin, tous les trésors de l'antiquité étaient répandus dans la France ; mais les esprits accablés & comme étrencés par les malheurs des temps, ne pouvaient leur donner qu'une oisive & stupide admiration. Semblables à ces Sauvages qui ne savent employer les Monnaies d'Europe qu'en colliers ou en bracelets, nos Ancêtres du seizième siècle, connaissaient le prix des chefs-d'œuvre de la Grèce & de Rome, sans en connaître l'usage ; attachés aux pas d'Homère, de Démosthène & de Virgile, de Cicéron, etc. ils suivaient servilement ces Grands Hommes sans oser les imiter. La France n'avait point encore de génie qui osât être original.

Enfin s'était éteint le feu des Guerres civiles ; le calme rétabli dans l'Etat & les bienfaits du Cardinal de Richelieu avaient rappelé les esprits aux Sciences, & fait naître l'émulation. Le grand Colbert avait succédé aux vues & aux vastes desseins de Richelieu ; Uniquement occupé de la gloire & de l'immortalité du règne de son Maître, il en regarda les Sciences & les Beaux-Arts comme le plus solide appui ; bientôt à sa voix on vit renaître des génies supérieurs & des hommes uniques dans tous les genres. La Cour de Louis XIV réunit tout ce que les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X avaient admiré de beau, de grand, de merveilleux, de sublime ; en un mot, si la perfection des Mœurs était attachée à celle des Sciences & des Arts, la France ne les eût jamais vues plus pures que sous le Règne immortel de Louis XIV.

Sans recourir aux Anecdotes secrètes de la Cour de ce Grand Prince, ouvrons les monuments publics, consultons la mémoire de nos Pères, comparons leurs Mœurs, non à nos Mœurs, mais à celles de leurs pères & de leurs aïeux, & sur ces lumières de notre âge, examinons si les siècles les plus éclairés, sont les siècles les plus vertueux.

A ceux qui voudront s'épargner les frais de cet examen, on peut leur présenter les Mœurs du dernier siècle dans le Tableau qu'un grand Peintre nous en a laissé. Ce Tableau n'est point un ouvrage de caprice crayonné par un Misanthrope ennemi de tout ce qui l'environne ; c'est l'ouvrage d'un aimable Philosophe aussi profond dans la connaissance des siècles passés, qu'éclairé sur son propre siècle, c'est l'ouvrage du P. Rapin, Juge compétent & irrécusable sur cette matière : ce Tableau fait partie d'un de ses ouvrages imprimé en 1678, & dédié au Chancelier le Tellier.

On y voit l'ambition, le luxe, la frivolité, la mollesse, la dissimulation, la trahison, la fourberie & des abominations, jusqu'alors ignorées, s'établir sur les ruines de la modestie, de la générosité, de la franchise, de la droiture, de la noble candeur qui avaient toujours été les vertus propres de la France.

Afin que je ne puisse pas être soupçonné d'ajouter à ce Tableau, on peut consulter l'Auteur que j'ay cité.

## RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

### 1. Coup d'œil sur l'Angleterre & sur l'Espagne.

---

<sup>8</sup> (a) *Bocalini Pietra di Parangone Cap.*

Le rétablissement de Charles second peut être regardé comme l'Époque de l'établissement des Sciences & des Beaux-Arts en Angleterre. L'Angleterre avait toujours été féconde en Savants & en génie du premier ordre ; mais leur mérite ignoré de la Cour & du Peuple était concentré dans les Universités de Cambridge & d'Oxford.

Charles II établit à Whitehall les Muses qui l'avaient consolé au milieu des périls, des traverses & des disgrâces de la mauvaise fortune. Les talents, le goût & la Galanterie suivirent les Muses à Whitehall, & donnèrent à l'Angleterre le nouveau spectacle d'une Cour spirituelle, délicate, polie & éclairée. Rochester, Buckingham, Roscomon, Saint Evremont, le Chevalier de Grammont, hommes dignes de l'Ancienne Athènes, étaient l'âme, les délices, & les oracles de cette brillante Cour.

Dans le sein de la volupté, des plaisirs & d'une active oisiveté, Charles second rebâtit Londres, & égala la magnificence de cette Ville à sa grandeur & à son étendue ; il jeta les fondements de l'Église de Saint Paul sur un Plan qui devait en faire la seconde Basilique de l'Europe ; il établit la Société Royale, il fit fleurir les Sciences, il anima les talents, il perfectionna les Arts utiles, & naturalisa en Angleterre les Arts agréables, le goût & l'amour du beau.

Ceux qui connaissent les Mémoires du Chevalier de Grammont sont en état de juger de l'effet de ce *Rétablissement des Sciences & des Beaux-Arts* sur les Mœurs de la Cour d'Angleterre. A l'égard de celles de la Nation en général, tous les *Papiers*, tous les écrits, tous les ouvrages dictés depuis plus d'un siècle par le patriotisme Anglais retentissent de plaintes & de gémissements sur la dépravation & sur la perte des Mœurs Anglaises, ils reprochent moins aigrement à la mémoire de Charles II la cession de Dunkerque, que le commerce que son exemple a établi entre la ville de Londres & la rue Saint Honoré de Paris, commerce qui, suivant ces zélés réformateurs, a élevé le goût du Luxe, des modes, & des choses frivoles sur les ruines de la modestie & de la solidité, & de la noble simplicité des anciennes Mœurs Angloises.

An milieu des ténèbres qui semblaient avoir étouffé le germe même des Sciences & des Beaux Arts dans toute l'Europe, l'Espagne les a vues briller sous la Domination des Mores. Les Cours galantes de Grenade, de Séville, de Cordoue, possédaient des Savants & des génies qui eussent fait honneur à des siècles plus éclairés.

L'Espagne rendue à la Religion Chrétienne ne s'est plus distinguée que par la constance avec laquelle elle a retenu & conservé ses anciennes Mœurs ; elle n'a point vu chez elle ces merveilles qu'ont admiré l'Italie sous Léon X, la France sous Louis XIV & l'Angleterre sous Charles II. Il semble même qu'elle ait pris des précautions (a)<sup>9</sup> pour ne les point voir mais son exemple a toujours été pour les Nations même les plus polies par le commerce des Muses une leçon invariable de prudence, de circonspection, de décence, de tempérance & de frugalité : ainsi l'Espagne est une preuve que les Mœurs les plus estimables, & les qualités les plus solides peuvent naître & se soutenir sans le concours des Sciences & des Beaux-Arts.

## 2. Tous les Siècles éclairés sentent & pleurent la perte des anciennes Mœurs.

La peinture des Mœurs du siècle de Louis XIV par le P. Rapin est un Tableau fidèle des Mœurs de tous les siècles éclairés. Ces beaux siècles sont de tristes échos des mêmes gémissements sur la dépravation des Mœurs, & des mêmes regrets sur la fuite de l'Age d'or que les Sciences semblent chasser de tous les Pays où elles se montrent. L'Égypte, les Cyclades, l'Hespérie, la Bétique, les Isles Atlantiques ont été successivement l'asile de cet Age heureux qui enfin n'a plus existé que dans la mémoire des hommes, & dans les riants Peintures de la Poésie.

---

<sup>9</sup> (a) *Telles sont les formalités auxquelles a toujours été assujettie la Typographie Espagnole : en voici le détail qui étonnera ceux qui l'ignorent. Le moindre manuscrit destiné à l'impression passe d'abord par les mains de Pères Maîtres qui en sont la critique suivant leurs lumières. De là il passe au Conseil d'Etat ou de la Chambre, où il est épluché de nouveau par des Docteurs & Licenciés sur l'Approbaton desquels on délivre le Privilège qu'ils signent. Le livre imprimé sur ce Privilège revient au Conseil : un Secrétaire ou Ecrivain de la Chambre en compte les feuilles, les pages, les lignes, et en taxe le prix à tant de Maravédis par feuille. Le livre taxé repasse à un nouveau bureau où un Licencié visite l'Errata au bas duquel il certifie que onestas Erratas cancuenda este Libro con su Original. Enfin il revient à un nouveau Censeur qui en recompte les feuilles & fixe le total du prix suivant la taxe de la feuille faite par l'Ecrivain de la Chambre. Si le livre devenu public choque en la moindre chose quelque Père Maître, c'est à recommencer pour l'Auteur ou pour le Libraire.*

(a)<sup>10</sup> Athènes polie, Athènes savante, Athènes spirituelle chérissait encore, & se rappelait avec transport l'antique simplicité qui lui était échappée ; elle adorait dans Homère les Mœurs des premiers âges dont l'Iliade & l'Odyssée sont une peinture continuelle ; les Églogues & les Géorgiques de Virgile furent les délices de la Cour d'Auguste ; les plaisirs d'une vie simple, laborieuse, innocente ont des droits imprescriptibles sur les cœurs des hommes au milieu même de la plus grande corruption.

Je sais que les siècles éclairés sont les plus féconds en ressources, en moyens, en expédients pour épurer les Mœurs ; mais ces expédients, ces moyens, ces ressources indiquent le mal plutôt qu'ils ne le guérissent. En vain donc m'objecterait-on cette Police admirable établie dans les Siècles d'Auguste, de Léon X & de Louis XIV, ce serait conclure de l'Antidote contre l'existence du poison. L'histoire des remèdes est l'histoire des maux & des infirmités qui affligent l'humanité : de même les Lois sont des preuves des dérèglements qui les rendent nécessaires.

### 3. Effets des Sciences & des Beaux-Arts considérés dans les Mœurs de ceux qui les cultivent.

Si nous voulions chercher l'effet des Sciences sur les Mœurs dans les Mœurs des Savants & des Génies qui ont fait la gloire des plus beaux siècles ; leurs Ouvrages ou leur conduite achèveraient de démontrer combien la corruption du Cœur avoisine les lumières de l'Esprit.

Je n'entrerai dans aucun détail à ce sujet ; je n'examinerai pas même la manière dont ont vécu entre eux les Oracles des siècles polis & éclairés. Combien d'anecdotes, affligeantes, combien d'affreuses vérités ce premier point tirerait-il des ténèbres ! à l'égard du second, combien dans les siècles dont il s'agit, pourrions-nous compter d'Auteurs, de Savants, d'Artistes même qui aient pu dire avec le célèbre Erasme : (a)<sup>11</sup> *Ipse mihi persuasi ut semper incruentas & innoxias haberem litteras, nec eas ullius mali nomine contaminarem !*

### 4. L'ignorance qui succède aux Sciences & aux Beaux-Arts ne ramène point les anciennes Mœurs.

Les Sciences passent ; leur lumière, comme un éclair, paraît & s'éteint presque dans un même instant. Mais par quelle fatalité la corruption des Mœurs, au lieu de suivre les Sciences dans leur affaiblissement, se perpétue-t-elle, & survit-elle, pour ainsi dire, à leur chute ? Par quelle fatalité les cœurs ne reviennent-ils point enfin comme les esprits au premier point d'où ils sont partis ? Pourquoi les Grecs plongés depuis tant de siècles dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance n'ont ils point encore vu renaître parmi eux les Mœurs des premiers âges de la Grèce ? Pourquoi le cœur Romain depuis qu'il a été dégradé n'a-t-il plus paru capable de vertu ? Pourquoi l'amour de la Patrie qui en était le plus brillant apanage n'a-t-il plus paru que dans un Arnaud de Bresse, dans un Rienzi, & dans quelques autres hommes que tout l'Univers regarde comme des Fanatiques ? Problèmes humiliants pour l'humanité ! Les Sciences ressemblent à ces successions trompeuses qui ne laissent à ceux par les mains desquels elles ont passé que des dettes, des procès, & une orgueilleuse pauvreté : successions d'autant plus dangereuses pour ceux qui y sont appelés, qu'elles sont grossies de tous les vices des premiers possesseurs.

Ainsi passèrent dans la Grèce avec les Sciences, la mollesse, & tous les vices de l'Égypte & de l'Asie ; les vices de l'Égypte & de l'Asie passèrent à Rome avec les richesses & les vices des Grecs : Heureuse la France si elle n'a succédé qu'aux richesses de Rome & de la Grèce !

Ovide, après avoir tracé les nouvelles Mœurs de Rome sous Auguste, s'écrie :

*Prisca juvent alios ; ego nunc me denique natum*

*Gratulor : haec aetas moribus apta meis.*

C'est dans de tels sentiments qu'il faut chercher la cause de la propagation des vices des siècles éclairés.

Les siècles suivants sont le règne de cet esprit aujourd'hui connu, sous le nom de *Persiflage* : Esprit vide, futile, superficiel, ennemi de la culture, de la gêne & du travail, & qui soulage même ceux qu'il anime de la peine de penser. *Cum semel hos animos arugo, ... imbuerit frustra speramus Opera fingi posse linenda cedro, & levi fervanda cupresso.*

---

<sup>10</sup> (a) Platon, Arisitoph., Sophocl., Euripid., etc. Passim.

<sup>11</sup> (a) *Epir. ad Dorpium, I Vol.*



Autant cet esprit est impuissant pour seconder l'effort du Génie, & pour former de grands Hommes, en tout genre ; autant est-il efficace pour enraciner les vices, & pour les perpétuer dans la décadence, & après la chute des Sciences.

Cependant les Races suivantes sucent avec le lait ce nouvel Esprit & ces nouvelles mœurs. Que produisent-elles ? De faibles imitateurs des productions des siècles précédents ; des Esprits énervez, malades, & sans chaleur ; des esclaves de la mode, du caprice & du faux goût ; des *Adorateurs* non du beau, du grand, du sublime, mais de tout ce qui est bizarre, baroque, obscur & alambiqué ; des hommes aussi faux par le cœur que par l'esprit, & qui semblent s'efforcer de racheter par les vices de l'un ce qui leur manque du côté de l'autre ; des Grecs, en un mot, tels que l'Histoire nous les représente sous les Successeurs d'Alexandre ; ou des Romains tels que Juvénal les a peints dans ses Satires.

Ces funestes ravages ont marqué le passage des Sciences & des Beaux Arts dans tous les Pays que les Muses ont successivement honorés de leur présence, & comblés de leurs faveurs :

Dépouillez donc votre écorce  
Philosophe sourcilleux ;  
Et pour nous prouver la force  
De vos secours merveilleux,  
Montrez nous depuis Pandore  
Tous les vices qu'on abhorre  
En terre mieux établis  
Qu'aux siècles que l'on honore  
Du nom de siècles polis.

Rouss. Od. 3 Liv. 3

Grosley, Dissertation parue dans le *Mercur de France* de juin 1752, orthographe modernisée.

Pierre-Jean Grosley, né le 21 novembre 1718 à Troyes où il est mort le 4 novembre 1785, est un historien et homme de lettres français.

Il arriva second au concours de l'Académie de Dijon de 1750 que remporta Jean-Jacques Rousseau avec son *Discours sur les sciences et les arts*.